Théâtre National de Bretagne

Direction Arthur Nauzyciel

YANNICK HAENEL

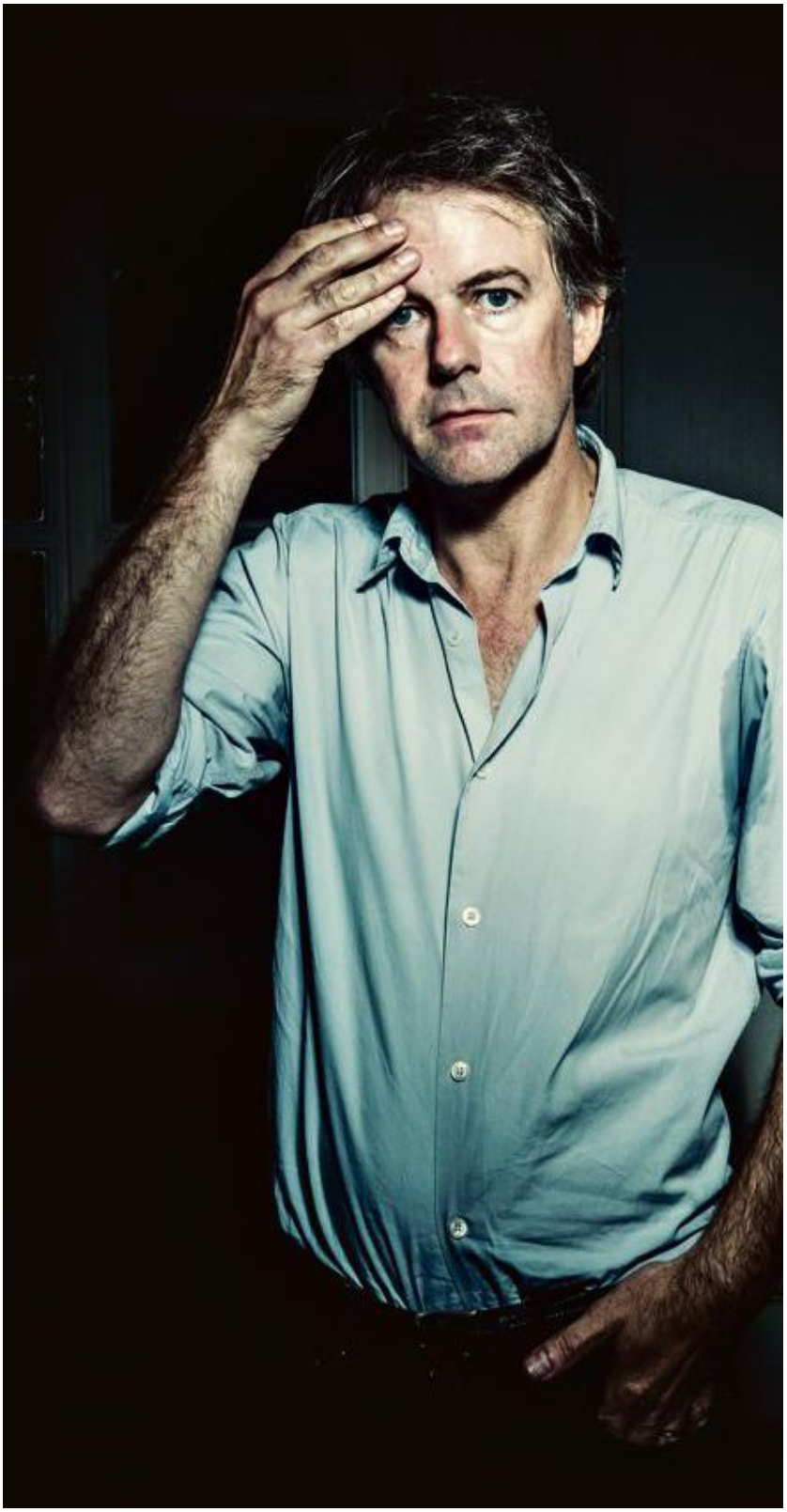
REVUE DE PRESSE

Yannick Haenel, le crépuscule des daims Le feu sacré dans «Tiens ferme ta couronne»

Par **CLAIRE DEVARRIEUX**

Avez-vous déjà vu Isabelle Huppert au restaurant attaquer une assiette de viande crue pendant que vous entamez une bouteille de champagne, qui n'est pas la première de la soirée ? Avalé des *shots* de vodka en compagnie de Michael Cimino, sur un ferry au large d'Ellis Island ? Le cinéaste – *«le dernier grand metteur en scène américain»* – sort un revolver du coffret où il y avait, l'instant d'avant, une médaille à l'effigie de John Wayne. Il tend le bras, vise la statue de la Liberté, vous admirez le geste, va-t-il tirer ? A peine un flic se jette-t-il sur Cimino que l'arme est à l'eau, ni vu ni connu, escamotée, c'est la médaille qui est brandie. *«En s'éloignant, le douanier haussait les épaules. Cimino ne pouvait plus s'arrêter de rire. Les reflets sur l'eau faisaient des étoiles. Elles étaient bel et bien là, les étoiles – pas sur le drapeau, pas dans la flamme de la Liberté, mais sur l'eau.»*
Remplacez le nom de Cimino par celui de Yannick Haenel dans le passage suivant, et vous avez la clé du plus beau roman de la rentrée, *Tiens ferme ta couronne* : *«C'est ce que j'avais toujours aimé chez Cimino : il avait le feu. En lui tout était doublé de sacré […] ; cet homme était* embrasé jusqu'à la pointe des ongles. *Il vivait selon ses dieux ; et en toute circonstance, les saluait.»* Haenel met le feu à chaque page de son livre en saluant Melville, ou Joyce, Kafka, Beckett : sinon Dieu, du moins ses saints, une litanie de noms comme autant de mots de passe. Il s'enflamme, mais ce n'est pas l'embrasement banal de l'enthousiasme. Il a le feu sacré. On pense à cette phrase, dans *le Sens du calme,* son autobiographie : *«Le sacré se déploie dans un instant d'épiphanie pure, et ruisselle dans l'ouverture d'un coin de nuit.»*
Jean Deichel, double du romancier (tous deux nés le 23 septembre 1967) dévale l'avenue Gambetta dans un état d'ivresse qui lui fait voir la nuit en rouge : voilà un exemple d'extase.
Essayez de suivre Jean Deichel. Ce n'est pas si facile. Il court et pense plus vite que vous.

«Ce secret, je l'avais cherché à travers les films de Michael Cimino, et voici que la recherche s'élargissait encore, car la vérité est comme le corps immense des déesses : elle est là et pas là – on la voit et on ne la voit pas.»



Yannick Haenel en 2013. PHOTO PHILIPPE QUAISSE . PASCO

Avec l'intense « Tiens ferme ta couronne », le romancier lance son double littéraire à la poursuite de Michael Cimino, le cinéaste américain maudit

Yannick Haenel croit aux images

Yannick Haenel, 2015. PHILIPPE QUAISSE/PASCO

AMAURY DA CUNHA

En fermant le nouveau roman de Yannick Haenel, on éprouve un besoin urgent d'aller au cinéma pour en retrouver la source. Ecrit sous l'influence magnétique du cinéaste Michael Cimino, *Tiens ferme ta couronne* est un livre de visions, de fantasmes et d'obsessions. Dès son commencement, son écriture semble en quête d'intensités. Celle des images, qui ont le pouvoir prestigieux de vous faire tourner ou perdre la tête ; celle d'une histoire, rocambolesque et profonde, où nous rencontrons, dans le désordre, un dalmatien nommé Sabbat, Isabelle Huppert dans une brasserie parisienne ou encore le sosie d'Emmanuel Macron en maître d'hôtel.

La première phrase du roman annonce clairement l'esprit de cette aventure, fête de l'excès. *« A cette époque, j'étais fou »,* confie le narrateur qui, rimbaldien en diable, ne semble pas opposé à une expérience du *« dérèglement de tous les sens »*. Lorsque le récit commence, cela ne va pas très fort dans la tête et dans la vie de celui qui nous parle. *« Je suis de ceux qui voudraient participer à l'ivresse du ciel ; et la pesanteur m'écrase »,* explique-t-il. Solitaire reclus dans un studio parisien de 20 mètres carrés, ce bavard alcoolique flirte avec les états limites.

Il s'appelle Jean Deichel. Double romanesque d'Haenel, ou ego expérimental, on le retrouvait déjà dans *Cercle* (Gallimard, 2007). Auteur de plusieurs romans, ce personnage vient d'écrire un scénario de plus 700 pages sur l'écrivain américain Herman Melville (1819-1891). Une histoire-fleuve en attente d'images, de mouvements, de paroles. Mais aucun producteur ne veut financer cette folie qui a l'ambition de raconter ce qui se passe dans l'esprit d'un grand auteur.

Pourquoi Melville ? Sans doute à cause de cette phrase, extraite de *Moby Dick,* qui scande la première partie du livre de Haenel : *« L'intérieur mystiquement alvéolé de sa tête. »* Le narrateur la ressasse, la répète jusqu'à épuisement total pour en percer le sens, comme s'il ne pouvait accéder à sa vérité intérieure qu'en déchiffrant cette énigme de mots.

On s'en doute, la notion de vérité est aussi difficile à définir qu'à atteindre ; et pour ne pas se perdre, le narrateur s'en remet à une image qui va devenir un élément central du roman et coordonner ses multiples péripéties : *« J'avais entendu une phrase de Melville qui disait qu'en ce monde de mensonges, la vérité était forcée de fuir dans les bois, comme un daim blanc effarouché* (...). »

Moments improbables

Cette phrase provoque le souvenir d'une séquence de *Voyage au bout de l'enfer,* de Cimino (1978), où un chasseur, interprété par De Niro, poursuit un daim dans les forêts de Pennsylvanie, le vise mais décide de ne pas l'abattre. Pour le narrateur, cette association entre la phrase de Melville et le film de Cimino est décisive. Un seul cinéaste est en mesure de porter à l'écran son fameux scénario : le réalisateur de *La Porte du paradis*, le maudit d'Hollywood.

A partir de cette situation, le roman de Haenel prend forme ; il s'enflamme avec une prodigieuse efficacité et tente de se rapprocher peu à peu de son objet : le dévoilement de l'intensité par l'œuvre d'art. L'écrivain enchaîne des moments romanesques aussi improbables que burlesques. Comme l'épisode de la rencontre entre le narrateur et Cimino devant un tableau de Rembrandt, dans un musée new-yorkais. Ou cette discussion imaginaire avec Isabelle Huppert, qui relate son tournage avec Cimino.

Il y a quelque chose d'épique dans la destinée de cette créature aux deux visages : héros et *loser*. En quête de l'absolu, il n'écarte jamais la possibilité de l'échec. C'est le risque à prendre pour rester disponible aux manifestations fragiles de la beauté, qu'elles s'incarnent dans un daim, dans le bruissement d'un arbre ou dans la nudité d'un corps. La littérature est une forme d'accomplissement pour donner corps à ces visions. Le narrateur finira par oublier son scénario sur Cimino, et écrira son propre livre.

TIENS FERME TA COURONNE, ***de Yannick Haenel, Gallimard, « L'Infini », 352 p., 20 €.***

Mais *« le culte des images »,* pour reprendre les mots de Baudelaire, n'appartient pas seulement à la littérature. Ce n'est sans doute pas un hasard si Yannick Haenel a désiré réaliser une partie de son premier film, *La Reine de Némi,* à l'endroit même où son roman se termine : en Italie, sur le lac de Nemi. Il filme des corps de femmes qui se baignent, l'eau étincelante, des bois d'oliviers. Prolongement cinématographique d'une histoire qui recherche la beauté. ■

EXTRAIT

« Un écrivain, me disais-je, disais-je à mes amis, ainsi qu'aux rares producteurs avec qui je réussissais à obtenir un rendez-vous pour parler de "The Great Melville", un écrivain (Melville, et aussi Kafka ou Hölderlin, Walser ou Beckett – car je variais ma liste) est quelqu'un dont la solitude manifeste un rapport à la vérité et qui s'y voue à chaque instant, même si cet instant relève de la légère tribulation, même si cette vérité lui échappe et lui paraît obscure, voire démente ; un écrivain est quelqu'un qui, même s'il existe à peine aux yeux du monde, sait entendre au cœur de celui-ci la beauté en même temps que le crime, et qui porte en lui, avec humour ou désolation, à travers les pensées les plus révolutionnaires ou les plus dépressives, un certain destin de l'être. »

TIENS FERME TA COURONNE, P. 15

Yannick Haenel couronné par le Médicis

PRIX LITTÉRAIRE L'écrivain a été récompensé pour « Tiens ferme ta couronne », son roman qui figurait dans plusieurs sélections d'automne.

MOHAMMED AÏSSAOUI
maissaoui@lefigaro.fr

Jeudi 9 novembre, ce n'était pas le jour pour réserver une table au restaurant La Méditerranée, place de l'Odéon. À l'heure du déjeuner, il y avait foule à l'entrée. La raison ? Le jury du Médicis remettait ses récompenses. C'est Yannick Haenel qui s'est vu décerner le prix dans la catégorie roman pour son odyssée *Tiens ferme ta couronne* (Gallimard), avec cinq voix sur les six jurés présents (année cruelle, Anne Wiazemsky et Emmanuèle Bernheim sont décédées en 2017). François-Henri Désérable a obtenu une voix.

Ce n'est que justice pour Yannick Haenel qui était finaliste du Goncourt et a raté d'une voix le Grand Prix du roman de l'Académie française. Il méritait ce Médicis qui lui va comme un gant, car ce prix distingue le beau style et *Tiens ferme ta couronne* n'en manque pas *(lire nos éditions du 31 août 2017)*.

Membre du jury, l'ancien ministre de la Culture Frédéric Mitterrand a salué le lauréat : « *Le roman de Yannick Haenel est un hommage bouleversant au cinéma et à la littérature. Il était difficile de résister à ce livre extraordinaire.* »

Arrivé à La Méditerranée, le romancier était tout ému. Dans l'escalier du restaurant, entouré des jurés, il a d'abord tenu à rendre hommage à Anne Wiazemsky : « *Comme mon livre porte sur les noces entre le cinéma et la littérature, si quelqu'un l'a incarné merveilleusement, c'est elle. Baisers à Anne Wiazemsky* », a-t-il lancé.

Tiens ferme ta couronne narre l'histoire d'un écrivain prénommé Jean, un auteur un peu « borderline » qui essaie de vendre le scénario d'un biopic sur Herman Melville. Il pense que seul Michael Cimino, le cinéaste américain retiré des plateaux, réalisateur de *La Porte du paradis* et de *Voyage au bout de l'enfer*, est capable de comprendre son manuscrit et d'en faire un grand film. On suit les folles pérégrinations de cet écrivain qui boit autant qu'il s'envoie de DVD le jour et la nuit. Formidable odyssée impossible à résumer où l'on croise souvent un autre grand cinéaste, Coppola et *Apocalypse Now*. C'est un récit au charme miraculeux où la littérature et le cinéma ne font qu'un. Comme nous l'avons déjà souligné dans *Le Figaro*, c'est un superbe roman. Un grand livre génial, fou, poétique. « *J'ai deux passions dans la vie*, a expliqué le lauréat : *le cinéma, notamment le cinéma américain, et la littérature. J'ai essayé avec ce livre d'assouvir ma cinéphilie avec des phrases. Cimino était un écrivain – il a d'ailleurs publié un roman,* Big Jane. *Il écrivait des films.* »

En attendant l'Interallié

Dans la catégorie roman étranger, le jury a salué un surdoué, Paolo Cognetti pour *Les Huit Montagnes* (Stock, traduit de l'italien par Anita Rochedy) qui a décroché, en Italie, l'équivalent du prix Goncourt (prix Strega) et du Goncourt du premier roman (prix Strega Giovani).

Dans la catégorie essai, c'est aussi un livre étranger qui a été distingué, *Celui qui va vers elle ne revient pas* de Shulem Deen, traduit de l'anglais par Karine Reignier-Guerre, paru aux éditions Globe.

Enfin, mercredi 8 novembre, le jury du Prix de Flore délibérait. Les douze jurés, sous la présidence de Frédéric Beigbeder, n'ont pu se départager. Ils ont récompensé *L'Invention des corps* de Pierre Ducrozet (Actes Sud) et *Paname Underground* de Zarca (Goutte d'Or). Pour la première fois depuis la création du prix en 1994, deux auteurs terminent ex æquo au deuxième tour, avec six voix chacun.

Le 22 novembre, l'Interallié clôturera la saison des grands prix d'automne. ■